

# PYGMEEES

de

**Serge Sándor**

Serge Sándor  
14 allée des Pommiers, Rosny sous Bois / 93110  
T : 01 48 94 96 18  
sergesandor@free.fr

**Site : <http://cielabyrinthe.free.fr>**

**“De nos jours...” , dans un lieu élégant,  
la demeure de deux demi-frères :**

**Artus**

et

**Broslus**

**Artus est toujours habillé très chic.**

**Dès le début de la pièce, on doit sentir une certaine aisance au travers d'un  
décor extravagant.**

**Un immense lit pourrait se trouver au centre la scène, un lit qui ressemblerait  
en soi plus à une pièce de vie qu'à un meuble pour le sommeil.**

**De nombreux cartons en fond de scène semblent déborder  
d'une pièce secondaire.**

*« Pygmées » dans sa première version (édité chez Crater) a été montée par Patrick Pineau en 1995  
à la Salle Gérard Philippe de Villeurbanne, avec Fabien Orcier et David Bursztein*

**Scène 1 :**

La lumière monte et on découvre Artus sur un lit extrêmement confortable. Quelques dossiers modernes et étranges ainsi que des radios, IRM et toutes sortes de documents médicaux sont éparpillés autour.

Artus : (seul, crie) Ils sont partis ?  
 Broslus : (off) Oui .  
 Artus : Bon vent !  
 Broslus : Bon vent !  
 Artus : Tu as bien vérifié ?  
 Broslus : Oui tous partis.  
 Artus : Et là j'entends quoi ?  
 Broslus : La sirène de la dernière ambulance.  
 Artus : Et là ?  
 Broslus : Des roues qui grincent sur l'asphalte ?  
 Artus : Et là ?  
 Broslus : Un dernier coup de frein et hop !  
 Artus : Et là ?  
 Broslus : Disparus !  
 Artus : Alors ?  
 Broslus : Plus un véhicule devant la maison.  
 Artus : Tu es sûr ?  
 Broslus : Oui , disparus !  
 Artus : Ils sont partis pour de bon ?  
 Broslus : Oui, tout de bon.  
 Artus : Et tu as bien refermé les portes ?  
 Broslus : Oui, tout est clos comme avant.  
 Artus : Sûr ?  
 Broslus : Oui tout clos !

Broslus rentre et s'approche de son frère.

Artus : A propos tu les as payés ?  
 Broslus : Oui cher, très cher.  
 Artus : Qu'importe.  
 Broslus : Quelle odeur ils trimballaient ces gens-là, insoutenable, à me soulever le coeur !

- Artus : Je te le fais pas dire.
- Broslus : Tous parfumés à l'éther et en plus d'être un peu obséquieux ils étaient surtout insupportablement bruyants, bruyants à loisir. Ils pourraient quand même adoucir leur semelle, ça craque trop ces souliers de cuir blanc, sans aller jusqu'aux baskets, mais les feutrer bon sang, les feutrer ! Tu ne trouves pas ?... Enfin ils sont partis et nous voilà tranquilles.
- Artus : Je suis désolé de t'avoir fait supporter, tant de tracas, tant de gens, ces odeurs, le bruit, plus de jour, plus de nuit !
- Broslus : Mais pour ta santé, qu'est-ce qu'un mois dans nos vies ?
- Artus : Peu, très peu, presque rien et ce qui me rassure c'est que toi, tu vas enfin retrouver ton sommeil et tes rêves.
- Broslus : Par contre ils ont été précis sur le calendrier et ils ne nous ont pas menti d'une seconde. Ils avaient dit un mois et c'est pile poil un mois. J'apprécie cette ponctualité, ils n'ont pas dépassé d'un doigt les trente jours, formidable !
- Artus : En un mois qu'est-ce que tu veux qu'ils trouvent ? Ils sont partis bredouille, c'est tout ! Ils auraient dû prolonger. Quel manque de conscience professionnelle. C'est trop court un mois pour ausculter tous les détails de mon corps, mes artères, mes vaisseaux, mes millions de circuits, mes bulles, mes globules... En trente jours, tu y crois, toi ?
- Broslus : Ce sont les grands maîtres de tous les marchés de médecine et de chirurgie, de grands spécialistes au nom savant, tu le sais. Les professeurs qui t'ont suivi sont à la pointe, sur le pic de la montagne d'Hippocrate et l'efficacité n'a rien à voir avec le temps !
- Artus : En trente jours, je te ferai remarquer qu'on n'a pas découvert la pénicilline.
- Broslus : Mais les cancers oui, les tumeurs, les virus oui, les bactéries oui, tous ses anti-corps qui lâchement t'abandonnent, tout ça on le voit dans l'immédiat, ça crève les yeux.
- Artus : Et les miens en particulier !... N'empêche qu'ils n'ont rien trouvé, c'est désespérant. Partis bredouilles, les idiots !
- Broslus : C'est plutôt rassurant qu'ils n'aient rien trouvé. Moi, j'étais inquiet, très très inquiet et maintenant plus du tout ! Parce qu'ils ont mis le paquet sans compter. Ils ont épuisé toutes les batteries des examens possibles, ils te l'ont dit et tu l'as vu. Ils en ont même

profité pour tester de nouvelles machines et rien, rien, pas trace d'un dysfonctionnement quelconque, d'un grippage dans les rouages de ta santé. « Tout roule » ont-ils répété. Tout roule, rien ne déraile, formidable ! Je suis apaisé, tu entends ? Apaisé, tranquille !

Artus : Moi alors pas du tout ! En un mois comment veux-tu qu'ils découvrent cette poussière qui me déglingue ? Pluton dans le ciel, combien de temps, on a mis pour le découvrir ? Des siècles frangin ! Aussi parce qu'il était petit et loin, très loin. Ça ne sautait pas aux yeux comme la lune, tu comprends ? Moi c'est un peu la même chose, j'ai un virus, un microbe, un truc tout petit petit petit et très profond dans le corps, trop loin et trop profond dans mon corps pour que leur microscope électronique, labo ambulante et autres machines à ondes et lasers y détectent une anomalie. Ils auscultent la lune qui voile à peine sa face alors que je suis Pluton dans l'infiniment planqué.

Broslus : Mais si tu avais quelque chose, ça se saurait. La science a fait des bonds en avant prodigieux, la moindre poussière de globule qui traîne bêtement dans ton sang plutôt que sur la moquette est repérée dans l'instant et hop tu es soigné et guéri illico. Et puis ils te suivent depuis des années, ils te connaissent de fond en comble.

Artus : Des ignorants !

Broslus : Non, pas eux ! On a eu les meilleurs parce que c'est vrai qu'on a les moyens. N'empêche que ce n'étaient pas des charlots comme ils en traînent par boulet dans les vieux hôpitaux, mais bien les généraux de la médecine, blouses blanches immaculées avec les médailles, les grands diplômes et le tutti quanti, le nec du nec de la connaissance scientifique, et quoique tu en penses rien ne passe dans la passoire de leur savoir. Tu peux donc te tranquilliser pour des décennies.

Artus : (comme pour lui) Partis bredouilles ces idiots !

Broslus : Tu te rends compte on a eu un hôpital à la maison. On le mérite c'est vrai, mais qui peut s'offrir tout ça ? Hein, dis-moi ?... (il attend une réponse de son frère) Nous ! Rien que nous et quelques-uns autour de nous, et ils ne sont pas nombreux, une dizaine peut-être, allez je vais jusqu'à cent. Et dire qu'il y a des villages entiers, parfois des villes qui n'ont même pas le quart du

quart de ce qu'on a eu et qui marchent encore à l'aspirine et aux antibiotiques et qui crèvent faute de moyens.

Artus : On ne peut pas tous recevoir la même chose, ce serait injuste et profondément ennuyeux, imagine ! S'il existe une échelle, c'est bien pour que chacun y grimpe à son niveau, à chacun son palier. Et plus tu es haut, plus tu te fais du bien, et plus tu t'offres des hôpitaux à domicile.

Broslus : Drôlement prodigieux ! (il rit)

Artus : N'est-ce pas ?

Artus apeuré regarde ses bras.

Artus : Regarde tous les trous et hématomes que j'ai partout. (il lui montre les injections, prises de sang...) Regarde, là c'est bleu et là rouge, et là on dirait des écailles, invraisemblable ? Ce sont des malades, des incapables, inutiles et en plus sadiques !

Broslus : Ne t'inquiète pas, tout ça va disparaître très vite. Ils n'ont rien trouvé, réjouis-toi plutôt !

Artus : Rien trouvé parce que les machines à venir, oui elles, elles trouveront pourquoi, pourquoi j'ai mal tout le temps et mes yeux, mes yeux, ils n'ont rien peut-être ?

Broslus : Mais tu n'as rien, tu vas bien, tes yeux sont des jumelles, c'est prouvé par la science, tu vas vivre longtemps Artus. Comme je suis heureux !

Artus : Et quand ces machines de l'avenir existeront... Ah je serai déjà mort. D'ailleurs je vais mourir demain.

Broslus : Demain c'est loin, très loin ! Maintenant tu quittes ce lit et on reprend comme avant, d'accord ? (il tente de le dégager du lit, un peu brutalement))

Artus : Oh c'est bon, ça va ! (Artus se laisse faire en rechignant) C'est bon, je descends.

Il sort du lit habillé élégamment.

Broslus : Tu vois tu trottes, on est bien debout, non ?

Artus : Je vais me changer et tu balances les draps.

Broslus : Et si on les gardait au cas où.

- Artus : On en commandera d'autres. A chaque catalogue les modèles et les coloris changent et pour ma santé c'est mieux de ne pas les réutiliser, ils risquent de s'imprégner de moucheron et de toutes sortes de bestioles invisibles.
- Broslus : Je les balance et je reviens de suite.
- Artus : Oui, reviens vite !
- Broslus : (il prend le temps de regarder son frère) Tu es beau, ta ligne est parfaite, ton dos est droit, ton souffle est doux, tes mains sont tendres et ton regard est lisse, tu rayannes Artus. Allez, va te changer et regarde-toi, tu seras étonné, rassuré.
- Artus : Brûle-les c'est plus sûr ! Dans le fond du jardin le plus loin possible. (il ramasse tous les documents médicaux qui traînaient autour du lit et sur les meubles et les jette sur le lit) Tiens pour démarrer le feu, c'est parfait.
- Broslus : Et si on a besoin ?
- Artus : Je suis en grande santé, tu l'as dit toi-même. A quoi bon toutes ces paperasses et résultats d'analyse pour me le prouver. Ils m'ont convaincu .
- Broslus : Tu es sérieux Artus ? (Artus ne répond pas)... Je fais entrer Cassius ?
- Artus : Tu y tiens ?
- Broslus : Oui beaucoup.
- Artus : Alors fais, fais.
- Broslus : ...C'est bon de se retrouver tranquille et sans cette foule.
- Artus : C'est vrai, tous ces gens pendant un mois qui chuchotent et te « piquent » par-ci par-là, un peu partout, c'est invivable.
- Broslus : C'est bon notre silence après tous ces cris !
- Artus : Ils chuchotaient, non ?
- Broslus : Non, ils hurlaient dans mes tympans.
- Artus : Ils ne chuchotaient donc pas.
- Broslus : Non ils gueulaient, je te dis.
- Artus : Ah bon !
- Broslus : Dis-moi, ils ne reviendront plus ?
- Artus : Non.
- Broslus : Jamais ?
- Artus : Non plus jamais. A quoi bon ?
- Broslus : Tu te sens mieux ?
- Artus : ...

Broslus :      Moi oui ! Après je vais parfumer la maison pour balayer toutes ces odeurs de clinique.

Artus :        C'est cela, bonne idée, parfume, parfume, balaye, balaye et oublions définitivement ces incapables ! Partis bredouilles...

Bruslus :      (en jetant deux pilules dans une coupole près du lit) Tiens, prends ça requinque.

Artus se dirige vers une salle de bain. On entendra de l'eau couler.

Broslus change les draps et sort.



**Scène 2 :**

On entend ou l'on voit Artus dans sa douche.

Il sort, se prépare, disparaît.

La pièce n'est éclairée que par la lumière électrique.

Entre Broslus.

Artus : C'est toi ?...Oui, c'est toi, je pense... Alors ?... On ne sait vraiment pas avec toi... Et si jamais c'était un méchant courant d'air ?.. Ou une surprise ? Je déteste les surprises et je m'en méfie. Pourtant je n'attends personne ! Jamais personne, mais je suis prudent. Enfin le carnaval médical s'achève, plus de visites... Personne n'est donc plus attendu. Plus personne ! Mais je m'inquiète tout de même un peu si jamais un rôdeur rodait par là. Exactement ! Je nous protège et mieux vaut trop que le contraire. Parce que si je devais compter sur les portes... Dis-moi, à propos tu les as bien refermées ?

Broslus : Oui, tout est bien clos.

Artus : Bon !... Au fait, tu l'as retrouvé ton chat perdu?

Artus entre.

Broslus : Comme par hasard sur le pas de la porte.

Artus : Pur hasard du chat perché sur le paillason.

Broslus : Tu l'avais planqué ?

Artus : Tu crois que je n'ai que ça à faire.

Broslus : Non, mais c'est bien dans ta mentalité.

Artus : Je n'ai pas de mentalité... Qu'est-ce que tu foutais ? J'étais inquiet.

Broslus : Ben... j'ai brûlé les draps et toutes ces paperasses, joli feu ! Tu aurais dû venir.

Artus : C'est tout ?

Broslus : Non, ensuite j'ai cru bon de faire un tour.

Artus : Un tour de quoi ?

Broslus : Un tour de quartier.

Artus : Tu t'ennuies tant que ça pour faire des tours, trois fois par jour.

Broslus : Tu exagères ! Une fois ou deux par semaine, et par beau temps généralement !

- Artus : ... Tchic, tchic, tchic... Tu entends le robinet de Dieu qui fuit. Tchic, tchic, tchic... Il pleut bien, hein qu'il pleut ?... Alors tu t'ennuies tant que ça pour préférer te tremper que de rester ici ?
- Broslus : Mais non pas du tout. C'est juste de voir les gens qui me plaît. Et quoique tu dises ça n'a rien à voir à la télévision.
- Artus : Ils sont plus grands dehors, c'est tout... Toi, tu devrais lire. Ca te ferait du bien.
- Broslus : Tes livres encore ? Il ne te suffit pas que des millions de gens les lisent pour...
- Artus : Lis des livres en général, ceux des autres, les miens, enfin des mots écrits sur du papier, des vieux journaux, je ne sais pas, mais lis ! En tout cas, ça t'ouvrira un peu l'horizon même si ça te noircit les mains. Et puis mes livres, c'est un peu de moi-même; tu pourrais faire un effort, faire semblant au moins.
- Broslus : Je n'y comprends rien.
- Artus : Tu es allé jusqu'au bout ?
- Broslus : Non, mais ces métaphores obscures !
- Artus : Donc tu ne peux pas en parler. C'est comme si tu voulais parler de ta vie alors que tu n'as fait qu'un tiers de la route.
- Broslus : D'abord qu'en sais-tu ? J'ai peut-être fait les trois quarts.
- Artus : Dans ce cas, tu n'en parleras jamais à personne... (un temps) Tu as pensé à Cassius.
- Broslus : Bien sûr vu que je viens de le retrouver.
- Artus : Et il n'a pas bouffé évidemment.
- Broslus : Non pas encore.
- Artus : Tu crois qu'un chat, ça bouffe l'air et le temps qui passent. Tu te rends compte que je dois te le rappeler à raison de deux fois par vingt-quatre heures.
- Broslus : Et que je dois sortir, nettoyer et remplir deux fois par vingt-quatre heures l'écuelle.
- Artus : C'est ta bête, tu l'as choisie, tu l'as voulue, tu l'as eue.
- Broslus : Je l'aime bien.
- Artus : Moi pas vraiment, mais je l'excuse. Son comportement est irrémédiablement celui d'un chat.
- Broslus : Riche maxime Artus !
- Artus : Dis-moi, est-ce que tu as remarqué quelque chose ?
- Broslus : Quoi ?
- Artus : Tu ne remarques rien ?

- Broslus : Si, tu vas mieux.
- Artus : Non pas ça. Autre chose ?
- Broslus : (il renifle) Hum ça sent bon ! Tu es en train de faire des meringues, c'est ça ?
- Artus : Non ! Je te demande si tu ne remarques rien d'autre ? Visuellement parlant ?
- Broslus : Quoi ? Encore un détail ?
- Artus : Un détail n'est pas flagrant. Tu ne vois rien, vraiment ?
- Broslus : Non rien, quoi ?
- Artus : Pourtant même un aveugle verrait !
- Broslus : Verrait quoi ? Oh tu m'énerves.
- Artus : Mais ça m'agace ton manque d'observation. Le monde bouge autour de toi. Je mets un costume neuf et tu ne remarques même pas que le monde a changé de cravate.
- Broslus : Tous les jours tu te changes.
- Artus : Pour rompre la monotonie. Et toi tu passes et repasses sans jamais rien me faire remarquer.
- Broslus : Mais c'est une manie chez toi.
- Artus : Une manie, ça ne se partage pas. C'est juste pour te rendre agréable et diverse ma présence que je fais ces efforts vestimentaires, pour toi quoi !
- Broslus : J'apprécie, sincèrement j'apprécie.
- Artus : A quoi bon ?

Broslus va pour sortir.

- Artus : Où tu vas ?
- Broslus : Ne t'inquiète pas je ne vais pas loin. Je vais à la cuisine.
- Artus : Tu ne vas pas me dire sans arrêt où tu vas et où tu te trouves.
- Broslus : C'est toi qui demandes.
- Artus : Parce que je suis inquiet.
- Broslus : De quoi ?
- Artus : De te voir glaner de cloches en cloches de vieilles nouvelles, de te répandre hors de nos murs, de répondre à des annonces, de communiquer chaque jour un peu plus et un peu plus loin. Tu vois trop de gens, c'est sûr !
- Broslus : Et alors ?

- Artus : Oh, tu es libre de discutaitter avec qui veut, mais je m'y fais mal.
- Broslus : ... J'ai répondu pour du travail.
- Artus : Oui, je sais. Tu fais ce que tu veux. Tu manques de quoi ? On peut vivre tranquille encore mille ans sans besoins et sans les autres ! Il y a quelques millions qui triment c'est pour manger, tandis que les autres dix mille, on les nourrit. On nous nourrit ! Eh oui, c'est comme ça les dividendes ! Un hôpital à la maison, (en l'imitant) « *drôlement prodigieux* » n'est-ce pas ? Et voilà que Monsieur veut bosser !
- Broslus : Je veux au moins faire l'expérience. Je ne sais pas écrire comme toi et je n'aime pas lire. Mon temps c'est toi et rien que toi !
- Artus : Eh bien, voyage ! Au moins je suis sûr que tu reviendras.
- Broslus : Je veux travailler.
- Artus : Va dans tous les musées du monde. Et puis si la culture, ça te bouffe trop l'esprit, fais-toi tous les bordels du monde. Tu verras c'est plein de surprises et de princesses voilées.
- Broslus : J'ai envie d'essayer comme quelqu'un de normal.
- Artus : Le travail, ce n'est pas quelqu'un de normal.
- Broslus : Ca me tente.
- Artus : Tu me rends malheureux.
- Broslus : Ca ne durera peut-être pas.
- Artus : Ton envie ?
- Broslus : Oui si je trouve peut-être que je serais vite usé.
- Artus : Bien sûr que tu vas trouver ! Ceux qui en ont le moins besoin trouvent toujours tandis que ceux qui sont dans le besoin s'enfoncent jusqu'au cou jour après jour dans d'autres besoins vitaux puis morbides et ce, pour la paix des âmes et le troisième ciel, au nom de notre Père amen !
- Broslus : (reprend) Amen.
- Artus : Tu connais l'effet sable mouvant : tu tentes de t'en sortir, tu pousses, tu t'enfonces, tu pousses, tu t'enfonces un peu plus chaque jour, tu pousses encore et tu t'étouffes, enseveli tout bouseux ! Et si on te tend le bras, tu l'emportes avec toi. Et ce jeu

continue en boucle. Peu de spectateurs y assistent, mais la  
« foulditude » y participe.

Broslus : C'est terriblement injuste.

Artus : Oui terriblement, parce que tu me rends malheureux.

Broslus jette deux pilules dans une coupole près du lit.

**Scène 3 :**

Broslus est en voix off. Artus est sur scène.

Broslus : Ca y est, ils ont livré.

Artus : C'est jour de livraison quand ils livrent.

Broslus : J'apporte les cartons ? Ouf le whisky, il y est. J'énumère ?... Du sel, du poivre, des sardines... Du saumon fumé de Norvège. Date d'expiration 2010. Je continue ? Non, non, 2020... Oh c'est illisible. Il n'est peut-être pas de Norvège. Pourtant on dirait que si. Oui, Norvège, Estalsem. C'est en Norvège ? C'est écrit garanti Norvège. Bon !... Les revues sont là. Je les balance comme d'habitude ? Non ?... Je continue ? Flancs, crèmes-dessert caramélisées... Sacs poubelle... Ben, ils sont bleus cette fois. Ce n'est pas laid, ça change un peu... Des pâtes... Oh elles sont plus courtes que d'habitude.

Artus : Comment cela plus courtes ?

Broslus : Celles-ci font une main, juste.

Artus : Sans les trois pouces ?

Broslus : Oui tout juste une main et la mienne !

Artus : Je sais, vu que les miennes sont dans mes poches.

Broslus : Tiens ils ont glissé le catalogue.

Artus : Est-ce qu'il y a du miel en pot ?

Broslus : Non seulement des tablettes. Dire qu'à la télévision, ils vantent les leurs alors que ce catalogue actualise toujours la bible.

Broslus apparaît.

Broslus : Dix ans que nous avons le même catalogue ! En vivant ici tu t'es privé de plein de choses.

Artus : De miel moderne par exemple ?

Broslus : Entre autre. C'est possible que dans certains pays de crève-la-faim, aujourd'hui tu trouves meilleur. C'est invraisemblable ! ... Il y a les six bouteilles de champagne.

Artus : M'amusement plus.

Broslus : Tu veux les annuler sur la prochaine commande.

Artus : Non surtout pas, ça risque de les compliquer et on va se retrouver qu'avec des boîtes de moules et du papier fesse qui gratte.

Broslus : Tu as remarqué qu'ils oublient toujours quelque chose.  
 Artus : Oui. C'est quoi cette semaine ?  
 Broslus : Le cadre pour la photo de famille.  
 Artus : Il n'est pas dans le catalogue.  
 Broslus : Mais c'est absurde pourquoi tu t'obstines à le commander ?  
 Artus : J'insiste, pour qu'un jour ils l'inscrivent dans le catalogue.  
 Broslus : Et ça ne marche pas.  
 Artus : A l'usure, à l'usure... Et puis c'est surtout pour te faire plaisir. Je sais que tu tiens à les protéger tes ancêtres.  
 Broslus : Elle est toute gondolée cette photo, elle jaunit et par ta faute.  
 Artus : Elle est vieille, c'est tout.  
 Broslus : Non, à force de fumer tout jaunit, même les murs. Ca, tu ne le remarques pas, évidemment. Tu ne t'en rends pas compte. Faudrait aérer.  
 Artus : Et l'air conditionné, c'est fait pour les mouches ?  
 Broslus : Ce n'est pas pareil.  
 Artus : Ce n'est pas pareil, vu que c'est mieux. Oh, à propos, cigarettes !

Broslus sort une cartouche de cigarettes.

Broslus : On dit que les cigarettes tuent.  
 Artus : On dit !... "Je mourrai à petit feu, comme une cigarette sans filtre oubliée dans le creux d'un cendrier"... Du feu !

Broslus lui allume sa cigarette.

Artus : Tu as bien refermé ?  
 Broslus : Oui.  
 Artus : Toutes les portes ?  
 Broslus : Oui, toutes les portes.  
 Artus : Tu n'as pas vu le livreur ?  
 Broslus : Ca fait un an que je ne le vois pas. L'autre jour, je l'entends monter, j'ouvre la porte; en fait il était en train de descendre.  
 Artus : C'est incroyable que tu ne fasses pas la différence entre un homme qui gravit un escalier et un autre qui dégravite. C'est distinct. Ce n'est pas du tout le même rythme; l'un expire tandis que l'autre inspire. L'un crache, l'autre sifflote.  
 Broslus : Le livreur, il ne sifflote pas.

- Artus : Dans sa tête, oui. D'ailleurs pourquoi, tiens-tu tant à le voir ?
- Broslus : Pour voir si c'est le même.
- Artus : C'est le même. Je te le dirai quand ils auront jeté celui-là.
- Broslus : Je voudrais me plaindre des erreurs et des délais de livraison de vive voix.
- Artus : De vive voix ? C'est un employé. Tu peux lui foutre ton orteil crasseux dans le trou du cul, qu'est-ce que ça change ? On a écrit. Le grand directeur des ventes "contre vents et marées" nous a répondu que cela pouvait arriver et qu'il fallait s'en apercevoir.
- Broslus : Tu ne m'as jamais montré cette lettre.
- Artus : Tu étais trop occupé.
- Broslus : Où est-elle ?
- Artus : Egarée avec toutes celles que je n'ai pas reçues. Mais je m'en souviens par coeur : (Il mâchonne ce texte) "... Cher Monsieur, suite à votre démalconvenue due à une erreur de programmation des cartophénomènes de stockage et causant un retard dans les circuits de co-distribution des dossiers ajourés quotidiennement par notre département redécyclage et envoyure, le miel, cadres de famille etc... Salutations distinguées..."

Silence.

- Broslus : C'est le printemps, on pourrait peut-être aérer.
- Artus : Il fait sombre dehors, il pleut.
- Broslus : Ca ferait rentrer un peu de lumière.
- Artus : Et mes yeux tu y as pensé ! Et puis à quoi bon voir la rue ?
- Broslus : Pour changer.
- Artus : La lumière électrique est aussi gaie.
- Broslus : C'est triste l'électricité tout le temps.
- Artus : Tu te trompes. C'est un soleil au zénith, quand on veut, où on veut, c'est une fée c'est bien connu.
- Broslus : Eh bien moi, je la trouve triste ta fée, et en plus elle est mal fagotée.
- Artus : J'ai vu que tu avais poussé un volet.
- Broslus : C'était pour voir.
- Artus : Pour voir quoi ? Je te l'ai déjà dit que je ne voulais pas et que je préfère encore que tu sortes. Et puis le sud est côté jardin, alors si tu cherches une respiration ensoleillée, dorénavant tu la trouveras



de ce côté par cette porte et par ce sas (il lui indique un endroit de la scène) et pas de l'autre côté, les volets fermés, clos, tout clos !

Broslus : Mais on étouffe ici, tu devrais au moins ouvrir de temps en temps.

Artus : Non, ni la nuit, ni le jour. Ca fait des années que c'est comme cela et tu ne t'en es jamais plaint.

Broslus : C'était pour changer.

Artus : Broslus, que je te le redise : ça ne change rien de voir et d'être vus de la rue. Ca nous fait juste perdre un peu de réconfort. C'est plein de microbes dehors et c'est dangereux pour ma santé, mes yeux !

Broslus : Mais Artus, les médecins ont...

Artus : Les médecins ont dit : bredouille ! Et maintenant sois gentil, ne me reparle pas de ces volets. Et n'y retouche pas, c'est trop tard. Je les ai cloués. C'est cloué, cloué ! Est-ce qu'on a décroché le Christ ? Non, alors ! Quand c'est fait, c'est fait. Tu comprends ?

Broslus : Pour le Christ oui, mais...

Artus : Alors pour moi aussi parce que je te suis plus familier que lui.

Broslus : D'accord, d'accord, je n'insiste pas ! (un temps) En plus la vue n'est pas si terrible.

Artus : Je te le fais pas dire.

Broslus : Et puis ils couvrent le bruit.

Artus : Entre autre.

Broslus : Et puis tes yeux, c'est vrai !

Artus : C'est meilleur quand tu y mets de la bonne volonté. On est bien comme ça tous les deux à l'ombre d'un voisinage qu'on devine, pas de contraintes. Imagine si tous les jours on faisait grincer ces maudits volets.

Broslus : On se ferait remarquer.

Artus : Et finie la détente. On serait encombrés par des "bonjour, au revoir, quel temps qui fait ? Comment ça va ? Enchanté, à demain..." Ils sont bien ces volets fermés, n'est-ce pas ?

Broslus : Oui. Je ne t'en reparlerai plus.

Artus : Jamais plus ?

Broslus : Jamais plus, promis.

Broslus dépose deux pilules dans la coupole près du lit.

**Scène 4 :**

Artus est seul en scène.

Il crie.

Artus : Oh, petit frère, oh, oh ! Le petit volet a claqué.

Broslus : Le courrier. J'y vais.

Broslus traverse la pièce et disparaît.

Artus : Une lettre, j'imagine, au maximum.

Broslus : ... Oui, une lettre.

Artus : Réclame ?

Broslus : ... Attends.

Artus : Intéressant ?

Broslus : Surprenant.

Artus : Une cousine des îles en quête d'amour ? Un exilé exotique qui ne sait pas qu'on ne réfugie plus rien chez nous depuis des lustres ?

Broslus revient la lettre en main.

Broslus : C'est pour moi !

Artus : Comment ça pour toi ?

Broslus : Oui, pour moi. Une lettre qui m'est destinée, autant que cela puisse te paraître incroyable, c'est incroyable, mais c'est pour moi.

Artus : (ironique) Drôlement prodigieux !... Arrête de trépigner pour une simple lettre.

Broslus : Je ne trépigne pas du tout.

Artus : Allez, cesse de sautiller comme un kangourou et ouvre-la !

Broslus : Je ne sautille pas.

Artus : Non, mais ça m'énerve tu t'agites immobile.

Broslus : Je m'agite immobile ?

Artus : Oui, comme si tu ne voulais pas le montrer que tu frimousses.

Broslus : Je frimousse ?

Artus : Oui, tu comprends, frimousse... qui gigote !

Broslus : Oui, je comprends que cela te fasse chier tes vers de n'avoir rien reçu et que ça te fasse ronchouiller. Tu comprends : "qui ronchette, qui râlotte !.."

Artus : Allez ouvre-la !  
 Broslus : Patience ! Je prends mon temps. Je n'ai pas reçu de courrier depuis...  
 Artus : Depuis longtemps. Allez, on l'ouvre !  
 Broslus : JE l'ouvre.

Broslus ouvre la lettre.

Artus : Alors ?  
 Broslus : Attends que je lise.  
 Artus : Laisse-moi te la lire.  
 Broslus : J'ai dit non !  
 Artus : Alors ?  
 Broslus : Tu peux patienter, non ?  
 Artus : Oui, je peux toujours patienter un peu, mais pas trop. Alors ?  
 Broslus : Alors, il est dans la poche.  
 Artus : De quoi, dans la poche ?  
 Broslus : Eh bien le travail.  
 Artus : Quel travail ?  
 Broslus : Le travail après la petite annonce et l'entretien.  
 Artus : Le travail pour de vrai, c'était du sérieux.  
 Broslus : Oui, pour de vrai.  
 Artus : Tu ne partiras pas.  
 Broslus : Et pourquoi ?  
 Artus : Parce que tu en es incapable.  
 Broslus : Je suis fait comme les autres.  
 Artus : Ici oui, parce qu'on est dans le centre, dans le noyau, ensemble. Mais tout ce qui gravite en dehors, c'est du danger, c'est du chaos, tu entends du chaos et le chaos peut te broyer en un moins de rien, petit !  
 Broslus : On verra bien.  
 Artus : Vas-y fanfaronne ! Et extrapolons, fantasmons ! Si tu partais, tu partirais quand ?  
 Broslus : Là tout de suite, dans les quarts d'heure qui viennent.  
 Artus : Et je ne te verrais plus ?  
 Broslus : Si, tu me verrais les fins de semaine.  
 Artus : C'est quand ça les fins de semaines ?  
 Broslus : Toutes les semaines.

- Artus : Les fins de semaine, normalement, c'est le début des prochaines. Elles se suivent identiques. Et c'est donc quel jour de toutes les semaines que tu viendrais certainement me voir ?
- Broslus : Le samedi et le dimanche.
- Artus : Certainement ?
- Broslus : Oui, certain ! Et les jours de vacances aussi.
- Artus : Tu ferais bien d'en prendre. Moi, je peux t'aider à te reposer si tu veux.
- Broslus : C'est vrai, je suis fatigué.
- Artus : Parce qu'on s'active, on parle, on est vivants. C'est bien. On se lève sereins tous les matins et le soir, on se couche éreintés par le quotidien et nos conversations.
- Broslus : Sans ton bavardage un jour ça sera calme.
- Artus : Alors, tu vas réellement y aller ?
- Broslus : Oui, c'était prévu que je parte. C'était mûri, quoi ! C'est le destin !
- Artus : Prétentieux, le destin ! Un destin, c'est grand et ça ne se mûrit pas. C'est un poing sur la gueule, ça se prend en pleine poire le destin !
- Broslus : Alors appelle-le comme tu veux, poire ou petit destin, je pars.
- Artus : Il n'y a pas de petits destins. Je l'appellerai projet, petit projet, tout petit petit petit.
- Broslus : En tout cas, petit petit ou pas...
- Artus : Tu m'écriras ?
- Broslus : Non pas au début.
- Artus : C'est quoi le début ?
- Broslus : Oh, un an, deux, peut-être un mois... un jour, quelques heures, qu'est-ce que j'en sais ?
- Artus : Dans la balance du temps, il n'y a pas de contre poids. Ce sera infiniment plus long pour moi.
- Broslus : Pour nous deux, Artus.
- Artus : Et dis-moi, comment je me prépare à ton absence ?
- Broslus : Cela te donnera peut-être envie de te rabibochoer avec le monde. Et puis je laisse beaucoup de choses ici, ça prouve que je reviendrai.
- Artus : Eh bien moi je ne suis pas revenu pourtant j'en ai laissé des tas de choses dans les quatre coins des chambres des quatre coins du monde. Et si j'y étais encore dans tous ces taudis et palaces aussi taudis, je serais déjà gangrené.

Broslus : Toi, c'est différent tu as oublié de les reprendre. Cela n'a rien à voir, moi je n'égare pas les choses que je laisse ici. Je les confie au temps qui vient.

Artus : Aux fruits confits, oui ! Tu as raison, elles se conserveront ici tellement elles sont inutiles. D'ailleurs ce départ est une opportunité : on devrait jeter.

Broslus : Jeter quoi ?

Artus : Les vases, par exemple.

Broslus : Les vases, tu es fou, ce sont des pièces anciennes et rares, ce sont des valeurs.

Artus : Tu y jettes un oeil parfois ?

Broslus : Non, non... enfin presque jamais.

Artus : Jamais ! Alors, on balance.

Broslus : Ca ne va pas ! Moi, ça me rassure de savoir qu'ils sont là, qu'ils ont été caressés par des arrière grands-pères...

Artus : Des choses à eux qui sont à nous, des choses qu'on se repasse de morts en morts, qu'on n'utilise jamais, ni qu'on ne regarde.

Broslus : Et si j'ai besoin de les voir ?

Artus : Et quand dis-moi éprouves-tu ce profond besoin ?

Broslus : Ca peut venir à tout moment. Tiens, en en parlant ça me donne envie de les voir, c'est comme une odeur, une fragrance, une saveur qui me revient, un arôme qui m'ouvre l'appétit. Voilà combien ? Disons... dix ans qu'ils sont là avec nous deux. Ca fait du bien de les savoir là, parce que d'un coup j'ai une envie profonde d'aller les voir, de les toucher, de les sentir.

Artus : Oh ne te gêne pas pour moi.

Broslus : Tu vois pourquoi je ne veux pas les jeter.

Artus : Démonstration tout à fait convaincante d'un pygmée nostalgique !

Broslus sort. On l'entend en voix off.

Broslus : J'ouvre les cartons. Je les compte. Sept, huit, neuf, dix... onze... Ils sont tous là. Attends. Oui... Il y a le compte... C'est si bon de les caresser, ça nous rajeunit. (on entend un bruit) C'est quoi ça ?... Hé, c'est toi qui a mis une bouteille de whisky parmi les vases ?

Artus : Comment l'as-tu reconnue dans le noir ?

Broslus : Je ne suis pas dans le noir. Je regarde les bibelots. Ceux qui sont dans le gros carton blanc. Ils te seront précieux ces petits compagnons. Tu verras que sans moi, ça te fera un vide.

Artus : "Ne perdons pas de vue le haut du bas..." Je ne les ouvrirai jamais.

Broslus : Une envie subite peut te prendre comme moi aujourd'hui.

Broslus revient.

Artus : Envie subite ? C'est whisky pas carton. (Il se sert un verre)

Broslus : Ce n'est pas incompatible.

Artus : Si, parce que ces cartons sont beaux fermés, uniquement fermés, la preuve, ils ont toujours été fermés.

Broslus : Tu ne vas rien jeter en mon absence ?

Artus : Non, non, rien.

Broslus : Tu t'occuperas de Cassius?

Artus : Bien sûr.

Broslus : Le mode d'emploi est dans sa boîte. C'est juste pour les quantités, au cas où tu en aurais besoin, c'est tout.

Artus : Pas besoin !

Broslus : D'accord. Ne te fais pas de mouron Artus, je pars pas bien loin, je ne vais pas au pôle.

Artus : Du pôle, on revient vite tellement ça gèle, c'est clair au moins. Tandis que toi, c'est brouillon. C'est un départ plein de petites errances mesquines, des bouts de choses éparpillées un peu partout qui rappellent que tu es là, que tu n'es pas là, enfoui quelque part...

Broslus : Dis-moi, est-ce que quelque chose te ferait plaisir ?

Artus : Comment ça ?

Broslus : Oui, est-ce que tu veux que je te rapporte quelque chose dont tu aurais besoin ?

Artus : Attends ! Je suis en train d'y penser, mais je dois encore réfléchir. Dorénavant je serais plus vigilant quant à mes désirs, mes petits désirs, et là je te dirai.

Broslus : Profites-en !

Artus : Ne t'en fais pas, j'en profiterais parce que jusqu'à présent les occasions de faire des commandes farfelues devenaient rares. Et puis personne n'écrit, plus de colis. Personne à qui demander des trucs qui sortent des habitudes.

- Broslus : C'est de ta faute, c'est toi qui l'a voulu. Au début elles venaient chargées comme des mules de tes caprices, mais après c'est devenu bien sombre.
- Artus : C'est ça, je les ai mal reçues ?
- Broslus : « Mal ! » c'est gentil mot. Dire que tu les as reçues c'est déjà trop dire.
- Artus : Ah je ne supportais plus ces visites impromptues qui venaient comme des bonnes oeuvres nous casser l'ennui. On ne s'ennuie pas.
- Broslus : C'est Lucila qui a enduré le plus.
- Artus : Oui c'est son côté ventouse qui fait qu'elle adhère à tout.
- Broslus : Tu penses souvent à elle.
- Artus : Non pas du tout !
- Broslus : L'autre jour, tu dormais sans sommeil...
- Artus : Tais-toi !
- Broslus : Et tu hurlais à la mort la queue pointée vers le ciel...
- Artus : Ta gueule !
- Broslus : Oui elle pointait haut et fort et tu as crevé le ciel.
- Artus : Tu délirés ! Je sais ce que je fais la nuit et le matin est là pour me le dire.
- Broslus : Tu criais : "Elle est là, elle est là, Lucila... !" !"
- Artus : Tes histoires ne font rêver que toi,coince-les bien dans ta tête, ces trucs on les garde pour soi.
- Broslus : Parce qu'ils disent vrai.
- Artus : Protège très intimement tes souvenirs pourraves et ne partage pas, d'accord ?
- Broslus : N'empêche qu'elle me manque, même dans la conversation. Je l'appréciais vraiment cette femme. Elle avait du cran ! Une vraie princesse.
- Artus : On n'a plus l'âge des contes de fées.
- Broslus : Et bien moi si parce que j'aimais bien quand ces princesses venaient. Elles défilaient, des apparitions et puis le jardin était fleuri, je mettais la table, tu cuisinait, on mettait de l'art un peu partout, dans les assiettes, dans les bouquets, ça brillait et toi, tu étais royal, tu te changeais moins, mais quelle allure !
- Artus : Tu veux dire qu'aujourd'hui je comble. Je croyais que tu ne le remarquais même pas ?

- Broslus : Si, parce que maintenant ça se voit, avant c'était une évidence, pas de dissonance, un sceptre entre tes mains n'aurait choqué personne.
- Artus : Ce qui veut dire que maintenant je te choque, je dénote, je fais tâche, je suis ridicule ?
- Broslus : Non, non pas du tout Artus. Je regrette seulement ces visites, c'est tout.
- Artus : Tu aurais pu le faire savoir avant, parce que tu pipais niet. Tu me faisais honte petit frère, comme statue tu étais plus crédible, mais une statue sans conquêtes ! Et maintenant évidemment tu regrettes le temps où les élégantes côtoyaient les pygmées. Parce que tu le veuilles ou non, nous sommes des pygmées, petits, uniques, derniers modèles d'un temps révolu, préservés, rien que des pygmées !
- Broslus : Je regardais sans désirs, sans envies.
- Artus : Il te fallait jouer ta partition dans ce conte.
- Broslus : Je la jouais, je regardais. Il me suffisait de goûter des yeux tous ces délices pour me sentir un ange, j'avais des ailes. Je croyais que c'était ça le doux paysage de ma vie.
- Artus : On le retrouvera ensemble ce doux paysage.
- Broslus : Je ne crois pas.
- Artus : (Artus le dévisage) Tu es fragile Broslus ! Prends soin de toi !
- Broslus : Détrompe-toi je suis bien plus costaud que toi. Souviens-toi les trempes que tu t'es prises, tu n'en menais pas large. Je suis robuste, gaillard même ! Et physiquement je suis prêt à tout affronter.
- Artus : C'est dans les stades qu'on se joue à coups de physique, pas au boulot, mon petit Hercule. Non crois-moi, tu es trop fragile.
- Broslus : Tu me vois comme tu le décides, moi je te dis que je suis solide, de dedans, de dehors, de partout.
- Artus : Je ne veux rien t'empêcher de faire, tu es libre. Je suis même plutôt content de te voir heureux grâce à un travail dont tu n'as vraiment pas besoin.
- Broslus : Besoin vital de dégager.
- Artus : Merci, j'apprécie.
- Broslus : A trop voir personne, je me dérange dans mes idées. Tu t'en es bien rendu compte ?



- Artus : Je m'en suis rendu compte, mais malheureusement tu ne peux pas vivre sans moi, ce qui est terriblement gênant surtout si physiquement tu veux partager ton petit bout de pygmée avec un bout d'élégante. Et si par hasard tu es loin de moi, tu es comme une carpe avec tous ses accessoires, les écailles, les arêtes mais sans eau. (il chante) *"Elles sont si jolies celles qui sont parties..."* Pénétrées, elles ne m'ont jamais ouvert un coin de l'âme... En vérité je ne pouvais pas te laisser petit frère.
- Broslus : Tu aurais pu, je me serais bien débrouillé tout seul.
- Artus : Non. D'ailleurs je n'ai aucun regret, ce vide sidéral c'est toi qui le remplis. De toute manière tu reviendras ici, à la source, c'est inévitable.
- Broslus : C'est vrai que nous sommes bien là tous les deux, mais je veux connaître un bout de vie que je pourrais un jour te raconter et ce jour, je serais tellement heureux de te voir écarquiller les yeux, la bouche close. Un bout de vie qui ferait que pour une fois tu m'écouterais. De ma vie, je ne sais que ce que tu m'en as dit. Je voudrais aussi un jour me la dire à moi et à moi tout seul. Il ne faut pas m'en vouloir, tu ne m'en veux pas ?
- Artus : Non, non, du tout... (un temps, ils se regardent) Donc avant de me quitter en quelque sorte ou plutôt à ta préférence, "avant de partir", je peux te confier une petite course. J'ai bien réfléchi.
- Broslus : Vas-y, demande, demande !
- Artus : Ca me gêne un peu.
- Broslus : Qu'est-ce qui t'arrive ?
- Artus : Rien... Voilà, je voudrais que tu me rapportes chaque semaine ce petit pot de miel qu'on a vu à la télé et qui...
- Broslus : C'est tout ?
- Artus : Oui celui qui dégouline dans tous les sens.
- Broslus : Il ne dégouline pas, il est onctueux. C'est le Cocomiel Nouveau, c'est ça que tu veux ?
- Artus : Exactement. Possible ?
- Broslus : Evidemment que c'est possible. C'est tout ce que tu veux ?
- Artus : Est-ce que deux pots par semaine ce serait trop te demander ?
- Broslus : Deux pots de quoi ?
- Artus : De ce délice de miel dégoulinant.
- Broslus : D'abord qu'est-ce que tu en sais que c'est délicieux ?
- Artus : L'aspect.

- Broslus : L'apparence quoi !
- Artus : Oh, tu m'emmerdes. Ca fait vingt ans que je suis ce produit, ses progrès.
- Broslus : Mais tu as bien vu que c'est surtout la couleur qui est différente. Tu risques d'être déçu. Je te ramène un pot, un seul, tu goûtes et tu me dis après. Tu sais que je déteste le gaspillage.
- Artus : Et pourquoi ?
- Broslus : Je pense au futur.
- Artus : Le futur ! Il n'y a que la bouffe et les clopes qui préservent. Le reste c'est du beurre au soleil, des billets en banque.
- Broslus : Très bien, tu les auras tes deux pots la semaine prochaine. Après on verra. Je suis sûr pour toi que ça passera beaucoup plus vite que tu ne l'imagines et sans l'ennui.
- Artus : Seule la compagnie m'ennuie.
- Broslus : Plus de compagnie sauf en fin de semaine.
- Artus : Imbécile, tu ne peux pas croire que je te traiterais en terme si méprisable : « compagnie » !
- Broslus : C'est une expression.
- Artus : Ce que nous sommes l'un pour l'autre ne peut être confiné dans une simple expression.
- Broslus : Bien sûr.
- Artus : Une expression nous contiendrait trop vite.
- Broslus : Bien sûr.
- Artus : Elle nous ceindrait la gorge.
- Broslus : Bien sûr, Artus.
- Artus : Elle circonscrirait tous les mouvements de notre chair.
- Broslus : Bien sûr. Et ceux de notre esprit aussi.
- Artus : Mais bien sûr, Broslus.

Broslus dépose deux pilules dans la coupole près du lit.

**Scène 5 :**

Artus est seul.

Il ramasse une revue tombée au travers du petit volet.

Artus : Mais qu'est-ce qu'ils ont à me provoquer avec ces revues ? Je vous ai dit que je n'en voulais plus, alors arrêtez de me titiller la vie avec vos images merdiques que j'ai bouffées pendant des ans, et ce n'est pas parce que je suis passé sur les positifs que vous aurez mon négatif... Oui, se protéger à coups de baïonnette, moi, je te les ferai tomber ces désirs qui pourrissent nos cellules... (Il ouvre le magazine) Bon sang, qu'elle est belle cette femme ! La cambrure de sa cheville, miniature de celle des reins, et ces jambes qui s'allongent à l'infini pour faire bander les dieux. Oh bordel de merveille ! Que vont donc inventer les diables, ces salopards ? Des bouts de paradis, bien sûr ! Hum... Oh bon sang !... Allez, poubelle ! (il déchire la revue et la jette) Dis-moi petit frère, tu ne joueras pas les héros avec ces donzelles. Les héros, c'est pour les bonnes causes et de nos jours elles sont ici, chez nous les bonnes causes et pas ailleurs, parce qu'ailleurs ça crève de tous les côtés et sans prévenir... J'ai vérifié, c'est fin de semaine depuis deux jours et tu n'es toujours pas là. Que des cartons sordides ! On dirait des buildings depuis que tu es parti. Ils poussent, ils poussent !... Et toi, tu es dans cette putain de ville natale qui suce, mais ça ne suffit pas, elle castre et jusqu'à la mort. Je n'aurais jamais dû te laisser partir. J'avais flairé le piège, c'est un piège. Pauvre petit ! Qu'est-ce que tu es allé t'embarquer dans cette galère ? Tu n'es pas un nain frangin, mais un pygmée. Un nain, on lui marche dessus, on le contamine tandis qu'un pygmée lui, il passe au travers c'est éternel, oui éternel. Tu fais la différence, non ? Evidemment que tu la fais, ce n'est pas ton monde. Oh, tu vas vite le constater. Je ne peux pas croire que des flagrances de ce type t'échappent. Tu le sais bien que je ne peux pas t'accompagner... Tu vas revenir et rester Broslus. Voyager un peu, visiter, regarder, déguster, picorer, du tourisme, quoi ! C'est cela ? Tu vas me dire le goût qu'elle a cette ville poisseuse, tellement habitée qu'elle en est à vomir...

Broslus entre doucement. Il porte un imperméable neuf.

- Artus : Je t'entends venir et je te sens venir, tu sens le bitume et tu marches plus lourdement.
- Broslus : Je marche pareil, identique sur mes deux pieds.
- Artus : Non, non, non, c'est légèrement différent, moins souple, une autre odeur se dégage de la gomme et puis le grincement est plus sourd et ta silhouette plus lente.
- Broslus : C'est peut-être différent, mais c'est normal je viens de la ville. Et puis il n'y a que toi qui as ce sens aigu de l'observation.
- Artus : Oui moi, j'ai remarqué.
- Broslus : Remarquer quoi ?
- Artus : Que tu es déguisé et que l'élégance citadine te va comme un pied.
- Broslus : Cet imperméable me va très bien, il me va très bien, tu entends ?
- Artus : Effectivement de plus près, un certain style s'en dégage.
- Broslus : (véhément) Parce qu'il me va très bien !
- Artus : Okey, j'adhère Broslus...

Broslus erre dans l'appartement comme s'il le découvrait de nouveau.

- Broslus : Tu n'as pas vu Cassius ?
- Artus : C'est le Cousin Palus, cet arriéré sénile et vénal qui t'a trouvé ce travail !
- Broslus : Oui et tu sais où ? Dans ta ville natale, quelle drôle de rencontre !
- Artus : Ce n'est pas drôle Broslus, et ça ne s'appelle pas une rencontre. Toi et une ville, ce n'est pas dans la rencontre.
- Broslus : Ca t'emmerde hein de me savoir en ville et dans la tienne en plus ? Ca t'énerve, non ?
- Artus : Ma ville, je la pue de toute part. Ces foules qui viennent de tous les côtés, discrètement sous le plancher, sur les murs, partout invisibles, silencieuses les mites rongent. Tout est gris, tu ravales, tu ravales, et c'est gris sur gris, ton sur ton, gris sur gris, quoi ?
- Broslus : Tu peux aussi dire que tout sent la merde là-bas, ça ne me fait rien.
- Artus : Ca ne sent pas la merde. Ma ville comme tu dis, elle est au bord de la mer, elle sent donc ?
- Broslus : La mer.

- Artus : Dans le mille ! Et la mer quand ça pue, ce n'est pas un cadeau. Parce que ce n'est pas une odeur quotidienne comme la merde. C'est un mélange de ça plus ça, plus pétrole, cadavres, microbes et les mioches qui s'y baignent transpirants pleins de mercurochrome.
- Broslus : Je m'en fous somptueusement, je ne vais pas m'y baigner. Je n'aime pas l'eau, tu le sais.
- Artus : C'est un manque à gagner dans la vie.
- Broslus : C'est pas parce que tu te laves sans arrêt que toi tu en deviendras un manque à gagner. (un temps)
- Artus : Tu as bien refermé derrière toi ?
- Broslus : Oui.
- Artus : Le sas aussi ?
- Broslus : Oui je te dis !... Je vais m'occuper de Cassius...
- Artus : Non, non, de moi, de moi d'abord !... Alors ?... Raconte !
- Broslus : Tu sais sans doute que j'habite l'appartement, tu as l'air bien renseigné.
- Artus : C'est des choses qu'on sait avant qu'elles n'arrivent, pas besoin de renseignements.
- Broslus : Ca m'a fait bizarre de voir ta chambre, de savoir que tu as été dans ces murs... Il est agréable cet appartement.
- Artus : Agréable ! Cette bonbonnière avec ses papiers peints à fleurs et ses anecdotes pour enfants attardés ?
- Broslus : Eh bien moi ça m'a plu tout de suite et je m'y suis vite habitué comme si...
- Artus : Ah oui si vite ! Comme si... quoi ?... Bravo ! Je me suis habitué à tout même aux parents, mais alors ce lieu qui sent la cire et l'argent !
- Broslus : Il ne sent plus.
- Artus : Bien sûr, ça a dû changer.
- Broslus : Ca a beaucoup changé.
- Artus : Qu'est-ce tu en sais ?
- Broslus : Tu viens de le dire !
- Artus : Oui, peut-être quelques odeurs et la brillance en moins, mais les murs, le dur, le concret, ça ne bouge pas... Nous, on est fait de la même pierre que les murs.
- Broslus : Dans ce cas je suis trempé et la lèpre me guette.

- Artus : ... Dans la cuisine, je me souviens de cette faïence où Satan fait un rodéo sur un âne.
- Broslus : Elle a dû disparaître, je l'ai cherchée partout.
- Artus : Petit, on regarde par le bas, on déforme, on voit sous les jupes mais on ne devine rien, alors on s'invente. J'invente. Elle n'a sans doute jamais existé cette faïence.
- Broslus : Sans doute.
- Artus : Tu es là pour quelques jours ?
- Broslus : Quelques jours... Je vais me reposer.
- Artus : On ne s'est pas vu depuis tant de temps et tu vas déjà t'allonger.
- Broslus : Une semaine.
- Artus : Quoi ?
- Broslus : Je suis parti il y a une semaine.
- Artus : Mais ça ne veut rien dire une semaine ! C'est le « entre » qui est long et pénible. Allons, bavardons.
- Broslus : Je suis fatigué.
- Artus : Et c'est bien pour ça que tu ne vas pas continuer à travailler. Au début, le correct c'est d'être en pleine forme et toi, je ne t'ai jamais vu si faible. Tu es malade ?
- Broslus : Non, pas du tout.
- Artus : Et si tu faisais de profonds examens médicaux ?
- Broslus : Pas besoin.
- Artus : Qu'est-ce que tu en sais, toi ! Regarde ta tête, tu es tout pâle. Allez, va te laver, en attendant ça nettoie un peu. Ca n'enlève pas tout évidemment, mais ça fait déjà « comme si que ». Ca fait du bien quoi ! Au petit matin, on en reparlera tranquillement ! Va te reposer !
- Broslus : Demain j'y retourne.
- Artus : C'est la fatigue qui te fait dire n'importe quoi... Tu as faim ?
- Broslus : Non.
- Artus : Tu as bien mangé là-bas ?
- Broslus : Pas vraiment, d'ailleurs c'est sans importance.
- Artus : Broslus, tu te trompes c'est important.
- Broslus : Aucune importance !
- Artus : Pauvre bonhomme, tu es tout maigre. Tu sais la santé, elle ne se troque pas, quand elle vacille... Déjà maintenant, regarde-toi ! C'est presque trop tard pour t'expliquer.
- Broslus : ... Au fait, j'ai ta surprise. (il porte deux paquets enveloppés)

Artus : Quelle surprise ?  
 Broslus : Ce que tu m'as demandé.  
 Artus : Tu crois que je me souviens encore après « si longtemps » ce que je t'ai demandé ?  
 Broslus : Mais Artus, ça fait à peine six jours.  
 Artus : En six jours l'autre con, il a fait le monde.  
 Broslus : Oui, mais dans son livre.  
 Artus : C'est long six jours !  
 Broslus : Là-bas c'est passé vite.  
 Artus : Tu vois c'est profondément injuste, entre le « ici » et le « là-bas » il y a un gouffre d'impatience !... (un temps) Ah ça y est, je me souviens ce que je t'ai demandé, un bocal pour un éventuel poisson rouge, c'est ça ? Mais pourquoi deux alors ?

Broslus lui remet deux pots de miel.

Artus : Merci. (il l'ouvre le paquet et du bout des doigts goûte le miel)  
 Broslus : De rien.  
 Artus : Deux chaque semaine, chaque semaine, tu entends, en mains propres !  
 Broslus : Mais tu ne vas pas te gaver.  
 Artus : Si je vais !

Silence

Broslus : Je vais m'occuper de Cassius ?... Tu l'as nourri ?  
 Artus : Non, il t'attend, il ne veut rien manger depuis que tu es parti.  
 Broslus : Où est-il ?  
 Artus : Je ne sais pas. La dernière fois, il ronflait dans une caisse.

Broslus sort en courant. Il cherche.

Broslus : Quelle caisse ?  
 Artus : Celle dans le fond qui pue.  
 Broslus : Mais où ça ?  
 Artus : Cherche avec le nez !  
 Broslus : ... Merde, merde, ce n'est pas vrai. Il est mort, complètement mort, le pauvre !

Artus : Ca ne m'étonne pas, il avait la mine terriblement assombrie ces derniers jours le minet.

Broslus revient.

Broslus : Tu es quand même un beau salaud. Il est maigre comme tout. Le pauvre, il est mort de faim. Ca se voit qu'il n'a rien mangé depuis...

Artus : Une semaine ! Peu pour toi, trop pour lui. Je comprends ta peine, mais le salopard qui l'a abandonné, c'est qui ? C'est pas moi ! Je te dis que j'ai essayé de le nourrir, mais rien à faire. Je l'ai même gavé, il recrachait tout derrière mon dos ce coquin et il miaulait « Broslus, Broslus... »

Broslus : Je m'y étais attaché.

Artus : Moi aussi.

Broslus : Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Artus : Rien, plus rien.

Broslus : Il faut l'enterrer.

Artus : Il faudrait.

Broslus : Au fond du jardin.

Artus : Oui, au fond du jardin, juste derrière la fontaine c'est une bonne idée. Il y sera bien.

Broslus : Tu viens avec moi.

Artus : Non.

Broslus va pour sortir.

Broslus : ... Artus, à propos tu sais les caisses ?

Artus : Quoi, les caisses ?

Broslus : Elles te gênent.

Artus : Non pas du tout, pourquoi ?

Broslus : Elles t'encombrent.

Artus : Non au contraire, elles meublent, elles m'accompagnent.

Broslus : Je pensais les faire enlever.

Artus : Non, sans elles je me sentirais un peu vide. Tu sais, il y a plein de choses que j'avais envie de voir et finalement je ne peux les voir qu'ici, vu que dehors je n'y mets plus grand pied. C'est vrai, ces vases par exemple, ça m'a fait du bien de les revoir. Tu avais



étonnamment raison l'autre jour, en affirmant que d'un moment à un autre, sans raison apparente, on éprouve le besoin de retrouver ses vieilleries. Terriblement beaux ces vases ! Emouvants !

- Broslus : Il y a un camion qui vient lundi débarrasser mes choses.  
 Artus : Ah oui ! Quelle couleur ?  
 Broslus : Quoi ?  
 Artus : Le camion.  
 Broslus : Jaune je crois. Pourquoi ?  
 Artus : Et le chauffeur jaune ?  
 Broslus : Tu m'emmerdes avec tes questions couleur.  
 Artus : C'est pour ne pas le rater. Il y a tant de camions qui passent et qui s'arrêtent. Tu ne vas enlever que les vases ? Tu comptes les vendre ?  
 Broslus : Je te laisse la moitié.  
 Artus : Non, tu prends le tout, j'ai déjà eu des moitiés.  
 Broslus : La moitié t'appartient.  
 Artus : Si elle m'appartient, je peux en faire ce que je veux ?  
 Broslus : Oui, c'est normal.  
 Artus : Et le normal te paraît normal ?  
 Broslus : En principe oui !

Artus disparaît un instant.

- Broslus : Où tu vas ?  
 Artus : J'ai une petite envie de normal. Ca me presse la vessie contre l'estomac jusqu'au thorax qu'on dirait qu'elle est gonflée à l'hélium. Ne t'inquiète pas, je ne vais pas m'envoler, mais ça me pince fortement tout le système nerveux. Tu entends ?  
 Broslus : Non.  
 Artus : Tu sais qui a dit « la porcelaine cassée dure plus longtemps que la porcelaine intacte ? »  
 Broslus : Non et je m'en fiche.  
 Artus : Il est mort et porte le nom d'un malin. Facile ! Alors ?  
 Broslus : Eh bien, je ne vois pas... Qu'est-ce que tu fais ?  
 Artus : Ca va mieux, la vessie prend ses aises. Là, tu vas entendre.

Artus casse un vase. Broslus le rejoint, il disparaît.

Broslus : Mais tu es fou, ça vaut une fortune.

Artus : Il y en a combien ?

Artus revient un vase en main suivi de Broslus.

Broslus : Quinze.

Artus : Tu es le plus jeune, tu les accompagneras plus loin. Sept pour moi, huit pour toi.

Broslus : Donne-moi ce vase !

Artus : C'est le mien.

Broslus : J'annule le camion si tu veux, mais ne casse plus rien.

Artus : Non, laisse le vivre ce camion !

Broslus : Tu ne vas pas casser ce vase !

Artus : Et pourquoi pas ? C'est normal.

Broslus : Attends que je sois parti.

Artus va pour lâcher le vase.

Artus : Tu vas partir ?

Broslus : Non, non, je ne pars pas.

Artus : Ah bon !

Broslus : Je...

Artus : Je...Tu... Tu vas partir sauf qu'en plus tu prends tout ton matériel, même le superflu, toutes ces antiquités, ces moisissures. Tu prends tout et tu n'oublies rien. Enfin presque rien, moi je reste.

Broslus : J'y tiens à ces vases, tu le sais. Justement parce qu'ils ont appartenu à mon père.

Artus : Ah notre cher géniteur que tu n'as d'ailleurs jamais connu qu'en photo !

Broslus : Tu mens il m'a vu naître.

Artus : Ah oui c'est vrai, excuse-moi, j'avais oublié. Le jour de ta naissance, il était là devant toi, notre bon papa se lissait soigneusement la moustache et se délectait de sa divine créature. Et là papa chéri « qui êtes aux cieux » grâce à Dieu, c'est vrai là, il t'a vu naître, un instant. Et tu as perdu une grande occasion de l'apercevoir parce que subrepticement la sage-femme est passée devant lui, et malheureusement elle te l'a caché. Oh quel

dommage, tu aurais pu croiser son regard, tu l'as raté de si peu !  
Je peux te le dire j'étais là, tu gueulais comme un putois.

Broslus : Je m'en fous.

Artus : Par contre de ces vases, non ?

Broslus : ... Finalement tu peux tous les casser.

Broslus lui arrache le vase.

Broslus : C'est le tien. Tiens, prends, casse, casse ! Au moins pour ta vessie. Allez détends-toi, ça éclate, c'est du cristal, des vieux verres d'ancêtres, de morts et de disparus ! Tu ne vas tout de même pas hésiter ! Prends ce vase, casse-le moi je t'en prie. Plus ils sont beaux, plus c'est beau de te voir les briser, et ils sont beaux ! Allez, fais-nous le bouquet final ! Artus, tu hésites ? Tu ne veux pas voir s'effriter nos souvenirs de famille ! Tu m'étonnes, tu me déçois. Tu ne veux plus détendre ta vessie souffreteuse ?

Broslus lui tend le vase, Artus hésite, le prend et le casse.

Artus : Je m'excuse. Je n'y tenais pas vraiment.

Broslus : Ca fait du bien et pas qu'à la vessie.

Silence. Ils s'embrassent avec le corps ou le regard.

Broslus dépose deux pilules dans la coupole.

Artus : Tu dors ici ?

Broslus : Oui. Parlons un peu. Raconte-moi une histoire, une histoire de nous que je ne connais pas.

Artus : Elle est trop longue et puis la fin est triste. Plus tard, maintenant c'est moi qui suis fatigué.

Broslus : Juste le début !

Artus : Quand tu dormiras, Broslus.

Broslus : Celle de ce pygmée que tu as connu couvert de feuilles de crocodile...

Artus : Oui promis quand tu dormiras.

Broslus : Il est brave ce pygmée, tu ne trouves pas ?

Artus : Quand tu dormiras.

**Scène 6 :**

Artus brûle l'imperméable de Broslus. Il boit un café et se bâfre de miel.  
Entre Broslus.

Artus : Enfin debout ?  
 Broslus : A ce que je vois, oui.  
 Artus : Réveillé ?  
 Broslus : A ce que j'entends, oui.  
 Artus : Tu as mauvaise mine.  
 Broslus : Celle du matin.  
 Artus : Non, non tu as la mine fatiguée.  
 Broslus : Si tu le dis !  
 Artus : ... Petite faim ?  
 Broslus : Toute petite.  
 Artus : J'ai fait une meringue comme tu les aimes, tu en veux ?  
 Broslus : Plus tard, merci.  
 Artus : Un café ?  
 Broslus : Ca sent le brûlé. Tu ne trouves pas ?  
 Artus : Tu ne t'es pas lavé ?  
 Broslus : Non, je me sens propre.  
 Artus : Et moi, je le sens.  
 Broslus : Sens quoi ?  
 Artus : Que tu ne te laves jamais assez.  
 Broslus : C'est ton point de vue...  
 Artus : Une meringue ?  
 Broslus : Je t'ai dit plus tard... Tu n'as pas vu mon imperméable ?  
 Artus : Je t'ai rendu service.  
 Broslus : Qu'est-ce que tu veux dire ?  
 Artus : Je l'ai brûlé.  
 Broslus : Ca ne va pas et de quel droit ?  
 Artus : Il était infecté, ça ne se voyait pas beaucoup, mais il y avait une sorte de... de tâche.  
 Broslus : Une tâche de café ?  
 Artus : Un peu comme du café, oui un peu, mais pas vraiment.  
 Broslus : Toi, au lieu d'aller chez le teinturier tu balances tout dans la chaudière.  
 Artus : Là c'est différent, je le trouvais malsain. Je croyais bien faire.

Broslus : Eh bien si tu veux savoir tu as mal fait, très mal fait parce qu'il m'allait très bien cet imperméable, très bien, tu entends ? Dorénavant, tu ne touches plus à mes affaires !

Artus : Je t'en recommanderai un autre.

Broslus : Dans ton catalogue de vieilleries ? Non ! Je veux le même et tu vas aller me l'acheter, dans la boutique. J'ai l'adresse.

Artus : Tu iras toi-même.

Broslus : Oui, j'irai. Mais ne touche plus jamais à mes affaires, plus jamais, c'est compris ?

Artus : D'accord Broslus.

Broslus : Je l'aimais bien cet imperméable.

Artus : Moi aussi.

Silence.

Broslus : J'ai la ferme intention de faire une dernière petite chose avant mon départ.

Artus : Enterrer Cassius ?

Broslus : Oui, évidemment ! Mais avant je compte bien faire une petite chose pour un grand bien.

Artus : Broslus, tu ne vas pas ouvrir ? Tu as promis.

Broslus : Promesse d'enfant.

Artus : Tu es fou !

Broslus : Je vais faire rentrer la lumière, tout doucement, raisonnablement, comme ça tu auras un regard sur la ville, je serai rassuré de te savoir dans la lumière du jour avant mon départ.

Artus : Tu te prends pour qui ?

Broslus : Pour personne.

Artus : Toi, tu t'occupes de toi, c'est simple et tu ne vas pas au-delà.

Broslus : Tu étouffes ici, l'air est vicié.

Artus : C'est toi qui est complètement vicié.

Broslus tente d'ouvrir un volet qui est cloué.

Broslus : Merde ! Faut dire depuis le temps !

Artus : Ils ne veulent pas, tu vois bien. Alors, laisse les tranquille.

Broslus sort.

Artus : OÙ tu vas espèce de cinglé ?... Et mes yeux, tu y as pensé ?

Broslus revient avec un couteau.

Artus : Ne fais pas ça !

Broslus entrouvre un volet avec le couteau.

Artus : Ferme-moi cela immédiatement ! Et donne-moi ce couteau !

Broslus : Non.

Ils se battent et Artus lui arrache le couteau. Il le menace.

Artus : Ne me pousse pas à faire une bêtise. Referme avant que je ne t'explode.

Broslus : Je suis chez moi, je fais ce que je veux et quand je veux, je ferai rentrer le jour, tout le jour.

Artus : De quoi je me mêle ? Tu ne feras rien rentrer. Je n'ai pas l'âme d'un criminel et encore moins celle d'un prêtre au couteau d'obsidienne.

Broslus : Ca te fera du bien, je le sais.

Artus : Obéis-moi, je t'en prie. Je suis prêt à tout et je ne voudrais pas... Allez, referme ce volet avant que...

Broslus : Avant que quoi ?

Artus : Que je ne te tue. Tu n'es plus qu'un anonyme et si je tue un anonyme, je n'éprouve aucune compassion, pas plus que pour un chat.

Broslus : Je prendrai mon temps, mais j'ouvrirai ces volets. Oui, ça te fera un grand, un très grand bol d'air. C'est revigorant, essentiel pour ta santé.

Artus : Fais ta coquette, je n'ai plus qu'à étendre légèrement le bras pour t'étriper.

Broslus : Fais-le, allez vas-y fais-le !... J'attendais ce moment avec impatience : ouvrir, grand ouvrir et que tu en prennes plein la gueule avec le soleil.

Artus continue de le menacer avec le couteau

- Artus : Pour le moment c'est plutôt ta gueule qui est en danger frangin.
- Broslus : Je veux voir tous tes visages Artus.
- Artus : Ils sont dans l'album de famille.
- Broslus : Je veux les voir en plein jour.
- Artus : Tu ne m'en laisses plus le temps avec tes caprices de pucelle qui veut connaître le monde, alors qu'il est là sagement à l'abri dans nos mains.
- Broslus : Non, il est ailleurs.
- Artus : Persuade-toi qu'il est ailleurs petit con. Allez, sois mignon, tu refermes tendrement, gaiement et calmement ! (il lui met le couteau sous la gorge)
- Broslus : Vas-y enfonce ! J'attends que tu me déloges. Allez, plante le ! Un peu de cran ! Qu'est-ce que tu attends ? C'est mou et je suis détendu. Une fois fait, c'est facile. Tu feras bien la bascule, non ? Pense aux vases ! Le plus difficile c'est juste un petit peu avant, sinon après... Je suis sûr qu'aucune force ne peut t'arrêter, n'est-ce pas Artus ? Ne me déçois pas. J'attends, j'ai hâte de te voir passer à l'acte. Vas-y, pousse ! Tu veux que je t'aide ?... Tu manques de courage grand prêtre ?
- Artus : Ta gueule !... Eloigne-toi s'il te plaît... Je t'entends respirer.
- Broslus : Allez, je t'aide. (il s'approche de la pointe de la lame) Enfonce encore un peu, un tout petit peu et tu n'entendras plus rien, aucun souffle, juste un profond silence, un calme incestueux, pour toujours, je serai là tout près de toi.
- Artus : Non !
- Broslus : Je vais t'aider.
- Artus : Non !
- Broslus : ... Tu as peur ?
- Artus : Pas du tout.
- Broslus : Tu mens. Tu es mort de trouille, tu te dégonfles, tu trembles, tu suintes, tu es tout transpirant. Artus, que se passe-t-il ? C'est pourtant cela qu'on appelle la peur, ensuite tu sais ça passe comme une bonne diarrhée, ça ne dure pas, tu verras petit frère, une émotion instantanée plus brève qu'une étoile filante, un grand soulagement. Allez courage ! Prends sur toi, et tue-moi tranquillement et gentiment, s'il te plaît... Tu veux peut-être que je chante ?...

Artus : ... Non... Je... Excuse-moi... Je n'y arrive pas.

Il lâche le couteau qui tombe par terre. Broslus prend son frère dans ses bras

Artus : ... Tu sais que ça va me faire mal. Mes yeux !

Broslus : Non, ne t'inquiète pas, tranquille... Tu verras, il n'y aura aucun problème. Les pygmées sont protégés, hein ? J'ai toujours pris soin de toi et tu n'as vraiment rien à craindre.

Broslus dépose deux pilules dans la coupole puis va ouvrir calmement le premier volet.

Broslus : C'est un mauvais moment à passer, mais tu en as vu d'autres. Surtout reste calme ! Tu t'adapteras comme avant Artus, et tout ira bien dans le meilleur des mondes.

Broslus ouvre un autre volet. La lumière du jour envahit la pièce.

Broslus : Alors ?... Alors ?

Artus : La lumière est vive.

Broslus : Tu avais oublié, c'est tout.

Artus : Mes yeux me brûlent.

Broslus : Mais non, ce n'est qu'un peu de soleil. C'est mieux comme ça, tu ne trouves pas ? Et puis au moins je te vois.

Artus : Le jour, il m'éblouit. Si tu le laisses rentrer, tout rentre avec. Je t'en supplie qu'il n'entre pas !

Broslus : Le jardin est ensoleillé, la lumière est fraîche et l'air pur. Tout est dans l'ordre des choses.

Artus : Qu'il n'entre pas !

Broslus : Il rentrera, c'est naturel. Je vais enterrer Cassius dans le jardin et je reviens. (il le regarde) Tu es bien dans la lumière, ta silhouette est plus frêle et les ombres plus sombres ? Alors tu m'accompagnes ?... Non ? Oui ?... A tout de suite.

Broslus sort.

Artus : Broslus ! J'ai soif !... Saloperie, tu ne m'appartiens plus ! Saloperie que j'ai portée, mais pas neuf mois, des ans, des ans infinis. Tu



crois que tu vas me quitter ? Jamais !... Bourreau, dis-moi que ton coeur n'est pas une poubelle. J'aurais dû te crever... Non, non, c'est cette impasse, cette brèche, cette brèche que je n'ai pas pu ouvrir dans ton ventre, fermée à nous deux. Pas de place pour mélanger nos sangs ! Je t'aime. Je n'ai pas eu le courage, mais je te promets que la prochaine fois... Dire que tu aurais pu mourir, paisible dans mes bras sans une larme. Tu pleures ? Non... Tout est blanc, paisible, blanc épais sans relief, blanche nuit, lune blanche, une ombre... Tu entends ? Rien qu'un vide, un flou immense... J'ai soif ! Tu la vois ? Ton ombre sur le mur... Où est ce putain de miel ?

Broslus revient. Il lui tend le pot de miel.

Artus : Dire que je les avais oubliés ces petits pots de miel, un vrai régal ! Onctueux comme ce n'est pas permis. Effectivement, un goût plus complexe.

Broslus : Tu vois tes sens s'éveillent. Et tes yeux ?

Artus : Le miel, c'est de la peinture, on le mélange et ça donne des goûts et des couleurs si différents. Quelle saveur ! Ce que j'aime dans celui-là, c'est y mettre le doigt sans pinceau. Tu pourrais vivre sans cela ?

Broslus : Alors comment vont tes yeux ?

Artus : Je te remercie, vraiment sincèrement : merci. Je vais donc pouvoir relancer une petite commande hebdomadaire.

Broslus : Seul le délai de livraison est sans garantie.

Artus : Sans garantie ! J'ai tout de même une petite envie.

Broslus : Laquelle ?

Artus : Non, elle est trop subite, elle ne peut attendre. J'en ai une autre moins subite, mais une fois exprimée, il faut la précipiter. Ca ne va pas.

Broslus : Demande, je ferai un effort.

Artus : Sur le délai.

Broslus : Si j'estime qu'il y a urgence, c'est garanti ponctuel.

Artus : L'hameçon dans la gorge, il faut ferrer le poisson.

Broslus : Encore une métaphore ?

Artus : Une sorte de réalité métaphorique. Allez, fouille dans ta mémoire et je te dirai chaud, froid, mou, dur...

Broslus : Je n'ai pas de mémoire.

- Artus : Ah c'est vrai, j'avais oublié.
- Broslus : Et puis merde ! Si tu veux quelque chose, tu me le dis ou si tu es trop timide tu me l'écris, sinon tant pis, si tu ne veux pas me préciser, c'est ton problème.
- Artus : Tu as raison, c'est agaçant d'écouter l'autre rectifier sans arrêt ses désirs. Qui sait, qui ne sait plus ? Un désir profond ne marche pas à cloche-pied. Tu as tout à fait raison. Je me comporte comme un petit enfant, comme toi il y a quelques années.
- Broslus : Ce n'est pas grave.
- Artus : Si, si, justement je trouve cela plutôt grave.
- Broslus : Ca n'a vraiment aucune importance.
- Artus : Pour moi si !
- Broslus : Pas pour moi en tout cas.
- Artus : Si tu crois me rassurer.
- Broslus : Je ne crois rien.
- Artus : C'est ce qui m'inquiète.
- Broslus : Je me tais. Tu transformes chaque fois ce que je dis.
- Artus : Oui c'est vrai, je vais au-delà, comme dans la fable.
- Broslus : Dans la fable ils ressuscitent.
- Artus : Oui, mais les pygmées ne sont pas dans la fable.

Silence

- Broslus : (regarde vers le jardin) Tu as vu, j'ai fait une petite croix pour Cassius.
- Artus : (regarde de loin) Elle est très jolie. C'est sage d'accompagner ses morts. ...Finalement tu ne vas rien laisser ?
- Broslus : Si, l'essentiel.
- Artus : Ah oui, j'ai vu la brosse à dents rouge !... Alors pourquoi tous ces bagages ? Tu t'encombres de babioles ou quoi ?
- Broslus : Je pars, c'est tout. Je prends de quoi m'habiller, me prévenir du chaud comme du froid. Tu n'as jamais vu quelqu'un faire ses bagages et emporter le nécessaire ?
- Artus : Qui n'aurait strictement rien à voir avec l'essentiel ?
- Broslus : Et si je devais partir à la guerre par exemple ?
- Artus : On ne part plus à la guerre, c'est elle qui vient, personne n'y va et on t'explose la tronche en plein chez toi, enfants, vaisselle et chiens compris. Tu as choisi un très mauvais exemple.

- Broslus : Et si je me marie ?
- Artus : Toi, te marier ! (il rigole)
- Broslus : Et pourquoi pas ?
- Artus : Oui, mais là dans l'instant... Rassure-moi, dis-moi que non Broslus ?
- Broslus : Artus, quelqu'un qui part, c'est tous les jours partout dans le monde, c'est courant. Ca n'arrive pas qu'à toi.
- Artus : Un frère qui laisse mourir un autre c'est déjà plus mythique. Oui, je suis sur la voie ferrée. Le mec attaché, tout ficelé avant d'être tranché en rondelles, lui aussi il est encore vif et sa voix hurle. Il hurle comme un cochon de lait tout frais qu'on saigne parce qu'il voit sa fin, tout comme moi. Mais la locomotive est trop rapide, inéluctable, elle nous gâche le plaisir de l'entendre cracher sur Dieu et insulter les diables et pourtant une seconde avant il était si vivant ce pauvre gars, si vivant !
- Broslus : Oui, dans les films de l'ouest.
- Artus : Dans les films de l'ouest, de l'est, du sud au nord. Toi pygmée, tu es dans un film unique et tu devrais savoir que je vais mourir.
- Broslus : C'est pour tous la même.
- Artus : Non, celle du mec découpé en rondelles est encore plus terrible. La fin va lui foutre en l'air tout le plaisir d'avoir vécu.
- Broslus : Je suis ton petit frère, tu devrais te réjouir que je grandisse.
- Artus : Alors, petit frère qui grandit à vue d'oeil, tu vas rester pour ne pas nous laisser mourir.
- Broslus : Je t'écrirai de longues lettres.
- Artus : Et je te répondrai des lettres posthumes que j'ai déjà amoncelées dans des cartons. Tiens, tu veux les voir.

Artus sort et revient en portant un carton bourré de lettres.

Il en éparpille dans toute la pièce

- Artus : Qu'est-ce que tu crois que j'ai fait pendant une semaine ? Méditer ? Me promener ? Me branler ? Mijoter de bons petits plats ? Non, j'ai écrit, écrit des lettres. C'est ma gymnastique intensive et préventive. Tu vois, tout ça c'est pour toi. Lis, il reste encore peut-être quelques miettes de talent là-dedans !
- Broslus : (Broslus lit une lettre à voix basse) C'est magnifique... ce sont de belles lettres... Juste des lettres.

Artus : Plus belles que mes livres ?  
 Broslus : Peut-être.  
 Artus : Que tous mes livres ?  
 Broslus : Oui sans doute ! (un temps) Tu sais, tu pourrais me rendre visite, ca te ferait du bien de bouger un peu.  
 Artus : Je bouge.  
 Broslus : Il y a en ville encore beaucoup de gens qui t'estiment. Il y a tes amis dans la ville... C'est simple Artus, si je te manque tant que cela, accompagne-moi, là tout de suite !

Silence

Artus : Tu aimes les siamois.  
 Broslus : Allons marcher dans le jardin.  
 Artus : Tu les aimes parce qu'ils sont doux ou parce qu'ils sont chers ?  
 Broslus : Tu n'as qu'à mettre tes lunettes si tu veux.  
 Artus : Et chez les abyssins, c'est le poil que tu aimes ou leur élégance ancestrale ?  
 Broslus : Tu devrais t'y promener, il est bientôt fleuri.  
 Artus : Et chez les gouttières, c'est les rayures que tu aimes ou leur infidélité ?  
 Broslus : Depuis combien de temps tu n'as pas vu les arbres bourgeonner ?  
 Artus : Tu choisiras le plus félin.  
 Broslus : Allez, viens voir le printemps qui pousse.  
 Artus : Je pourrais toujours les caresser.  
 Broslus : Caresser quoi ?  
 Artus : Mais tes chats. Combien tu en veux, cinq, dix, vingt, quinze ?  
 Broslus : Aucun ! Je ne veux pas de chats, pas de chats, ni à rayures, ni à poix, ni grands, ni petits, compris ?  
 Artus : ...  
 Broslus : C'est vrai que je pars, mais à contre cœur. Tu peux m'accompagner. Alors, tu viens ?  
 Artus : Et pourquoi tu n'écoutes pas ton coeur s'il te dit que tu dois rester. Pense quand tu seras loin de moi, songe à ces remords féroces qui te rongeront, ils te suceront le crâne jusqu'à la folie. Tu y as pensé à tout ça ?  
 Broslus : Oui, j'ai tout mis dans la balance Artus.

- Artus : Eh bien quand tu t'endormiras dans ta balance, si tu peux dormir, tu seras habité par les regrets, comme égorgé sans cesse et sans souffle, parce que je serai là immobile sans regard dans tes rêves.
- Broslus : Je m'y suis préparé et sans regrets.
- Artus : Prétentieux ! Tu crois préméditer tes regrets ?
- Broslus : J'ai tout soupesé Artus, tout ! Je ne serai pas loin et je sais que je dormirai comme un loir sans chagrins et sans scrupules.
- Artus : Bon d'accord... je comprends... Je te propose donc... Oui, voilà !... On fera venir du monde si tu veux et en plein jour, le printemps dans le jardin.
- Broslus : C'est trop tard Artus, je pars.
- Artus : Lucila serait heureuse de revenir.
- Broslus : Elle n'existe plus.
- Artus : Ah oui !... Et depuis quand ?
- Broslus : Depuis le jour où tu l'as dit toi même, elle est tombée malade à vie.
- Artus : Ah bon !...
- Broslus : Tu es triste ?
- Artus : ... Eh bien, on en fera venir d'autres, d'autres princesses.
- Broslus : Plus beaucoup ne viendront. Laisse tomber !
- Artus : Mais d'autres, les plus belles reviendront.
- Broslus : Laisse tomber ! Aucune ne reviendra.
- Artus : Mais qu'est-ce que tu en sais ?
- Broslus : Elles ne reviendront pas, pas pour toi Artus ! Peut-être que tu ne me croyais que décoratif, une statue sans conquêtes. N'empêche qu'elles venaient me voir, oui moi, moi aussi et elles me cajolaient, me chuchotaient des mots doux qui flottaient dans mon sexe, elles me respiraient, m'embrassaient de sourires, je transpirais sous les caresses et Lucila, comme une source qui donne soif faisait...
- Artus : C'est bon, ne prononce plus jamais son nom ! Et laisse dans les placards tous les autres qui ont disparu.
- Broslus : D'accord, je me tais.
- Artus : Dans ce joli conte, elles venaient te voir c'est vrai, mais elles venaient surtout nous voir tous les deux. Et elles reviendront nous voir tous les deux, car l'un sans l'autre, nous sommes un cheval à deux pattes et sans la crinière.
- Broslus : Elles ne reviendront plus ni pour toi, ni pour nous. Artus mais regarde-toi je t'en prie ! Les années ont passé, tu t'es rempli la

panse pendant que ton coeur jeûnait et si ce n'était que quelques milliers de rides en plus, on en aurait un fou rire, et même si tu croulais boiteux sous les rhumatismes, on en sourirait encore mais... Mais regarde-toi bon sang ! Tu es devenu gras et triste et sec. Même en plein jour tu es toujours le même. Tu ne portes vraiment pas la joie. En tout cas avec toi, elle n'est pas contagieuse. Dans tes yeux, il fait si sombre que même les chats affamés te fuient, alors imagine nos princesses !...

- Artus : Je vais faire des efforts... Tu veux que je change, c'est ça ?
- Broslus : Toi, changer ? Toi seulement changer de cravates, toi changer de costumes et de chaussures, toi changer de lettres et de style mais toi changer d'être ce que tu es ? Non, impossible ! Artus, soyons raisonnables ! Avec tes promesses, tes princesses qui sont des momies, tes chats vivants, tes rêves décharnés... Allez, laisse tomber, ce n'est plus le moment. C'est trop tard, tu aurais dû songer qu'un jour...
- Artus : Qu'un jour tu partirais. J'y ai longuement réfléchi et c'est ce qui m'amène à te dire que je vais mourir.
- Broslus : D'abord même si je devais te croire, ce n'est pas avec ton chantage que tu me retiendras.
- Artus : Broslus, je ne te retiens pas, pas plus que je ne retiendrai ma vie parce que tu me débectes. Allez, barre-toi si tu as le courage du lâche ! Prends tes bagages et disparais. Si tu reviens, entre avec un médecin légiste et un huissier. Faites les constats. Tu n'as plus de souci à te faire. Je ne veux ni pitié, ni de miel, ni de fin de semaine, ni de lundi ou jeudi. Tu peux tout te garder. Allez, débarrasse tout et même le plancher ! Evapore-toi ! Fous le camp ! Va rejoindre la pègre, tes amis, collègues et restes de famille. Tu connais le chemin maintenant. Dépêche-toi, tu vas être en retard ! Tu entends, disparais !
- Broslus : Calme-toi Artus !
- Artus : Je suis calme, c'est toi qui est crispé.
- Broslus : Je suis complètement détendu, tranquille comme l'eau d'un lac !... (ils se regardent longuement) C'est d'accord, je pars !
- Artus : Immédiatement !
- Broslus : Oui, et immédiatement. (il prend ses sacs) Tu m'accompagnes ? Au moins jusqu'à la rue ?... Artus tu m'accompagnes. Non ?... Tu m'embrasses ? Non plus. Oui ? Non ? Tu ne me dis rien ? OUI ?...

NON ?... Tu n'as pas un dernier mot ? Un mot gentil ? C'est possible ? Un de ceux qui donne du courage ou l'envie d'un retour, un mot que tu serais capable de t'accaparer une seconde, une infime et brève seconde que j'entendrais résonner dans les longs silences de ma vie, la nuit, m'endormir au son de ce mot. Non ?... Tu ne peux pas... Un mot presque normal. Sur tes lèvres un bout de ton coeur dans un petit mot que tu dirais. Tu peux ? Un mot qui donne envie de se retourner. Non, tu ne l'as pas, tu ne peux pas. Tu as éclusé tout ton vocabulaire et tu n'as plus la clef ? Ah tu as perdu la clef ! Et ta pierre n'est pas poreuse, même pas pour une toute petite, toute petite goutte, non ?... Non pas poreuse du tout. Sur ton marbre froid roule et glisse une petite larme sans te mouiller, c'est cela ? Alors c'est... grand silence ?... Je t'en prie, ouvre tes lèvres. (un temps) Je m'appelle Broslus, je suis ton frère et je te quitte... Tu ne parles pas, plus ? Tu n'as rien à me dire ? C'est vrai, rien à dire !... Tu sais, j'ai lu dans le peu que j'ai lu que si sur l'un des bouts de notre vie, on ne se dit rien, c'est que rien ne s'est jamais vraiment dit. Et ceci est valable quelque soit le temps passé avec l'autre, un repas, une partie de golf ou même une vie entière. Tu vois, moi aussi j'ai lu. Alors si tu cassais l'axiome ? Le contredire pour une fois ?... Le briser ? Tu en es capable, et tu ne te le sens pas, même au grand jour ? Et dans l'obscurité ?... Non plus ? C'est difficile, terriblement trop trop difficile ? Oui ?... Non ?... Tu te tais. Tu ne sais pas, tu ne peux pas ? (un temps) Bon... Adieu... Tu entends ? Non ?... Artus, fais un effort, offre-moi un regard qui remplirait ton silence. Ouvre le ne serait-ce qu'un instant, je t'en prie ! Tu sais comme... comme quand je dors... Non ! Tu ne veux pas, tu ne peux pas...

Artus lui fait comprendre qu'il ne voit rien puis lui tourne le dos.

Broslus dépose deux pilules dans une coupole.

Broslus : Je pars frangin. Tu m'entends ?... Non ! Rien de rien ? Non ?  
Oui ?... Bon, adieu !

Broslus sort.

Broslus : (en off) Je n'ai rien entendu. Ta voix, où est ta voix, Artus ?

Artus ferme les volets en tâtonnant.

Artus :        Chut !...

*septembre 1995 / Paris*  
*novembre 2006 / Mexico*